

Les héros ne meurent pas, ils renaissent

André Dudemaine

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dudemaine, A. (2008). Les héros ne meurent pas, ils renaissent. *24 images*, (140), 36-37.

Les héros ne meurent pas, ils renaissent

par André Dudemaine



Surgir du dedans pour aller vers le jour. La naissance est inscrite dans l'imaginaire autour de deux configurations de termes opposés: le dedans et le dehors, l'obscurité et la lumière. Le héros mythique est celui qui pourra vaincre les obstacles qu'on aura mis sur ce chemin pour se créer lui-même, envers et contre le destin.

Ainsi chez les Innus, Tshakapéh n'est qu'une semence arrachée des entrailles de sa mère par une bête monstrueuse qui attaqua ses parents. Il (re)naîtra adulte en déchirant l'enveloppe dans laquelle sa sœur l'avait recueilli après le carnage.

Dans le très beau *Un jour avant le lendemain* de Marie-Hélène Cousineau et Madeline Ivalu, nous avons affaire à un enfant qui ne réussit pas, malgré son désir, à se transformer en héros. Dès le début du film, on entend la légende de l'homme avalé par une baleine: la flamme d'un *kudliq* veille sur son sommeil mais, si elle s'éteint, il mourra. Maniq et sa grand-mère Manioq sont donc laissés sur une île le temps d'y opérer le séchage du poisson. Mais les hommes du clan, frappés par une maladie mortelle, ne reviendront pas les

reprandre. C'est donc dans une caverne, nouvel avatar du ventre accueillant, que se réfugieront les deux personnages. Peu à peu, l'inéluctable s'imposera: un enfant seul ne peut vivre sur ce territoire. Il y a, comme me le faisait remarquer Christian Rasselet, un peu de *La ballade de Narayama* dans ce film où la mort est si douce. La mort enveloppe comme une mère de réconfort ses enfants tristes de ne pouvoir s'arracher à elle. Retour à la nuit des temps.

Jim Thorpe était, lui, un héros bien réel. « Le plus grand athlète du monde », lui avait dit le roi de Suède en le saluant pour ses exploits aux Jeux de Suède de 1912 (« Thank you, King! » aurait répondu le champion). Déjà récupéré par la légende de son vivant, un film hollywoodien lui fut consacré en 1951. La première séquence nous montre un enfant courant à travers champs pour

fuir l'école où son père vient de l'amener avec une charrette tirée par un cheval. En s'élançant ainsi vers les bras de sa mère, le héros signe ses premiers actes de bravoure: affronter le père et battre de vitesse une bête mythique. Cependant, le père devra lui faire entendre raison; l'enfant doit quitter le territoire indien (assimilé à la mère) pour devenir un homme. Voici donc la figure du héros amérindien détournée au profit de l'idéal du *self-made man*. Sa réussite sera proportionnelle au refus de ses origines. Dans un moment de détresse morale et financière, Thorpe (Burt Lancaster) revêt un costume amérindien pour un numéro de foire. À l'inverse de cette caricature, on pourrait arguer que, en maillot de sport ou en complet veston, le héros amérindien sort ici à l'écran engoncé dans des habits trop étroits taillés pour lui par un scénario qui veut le rendre présentable au regard de la société blanche. Le titre du film de Curtiz est d'ailleurs tout un programme: *Jim Thorpe All American*.

Dans *Smoke Signals* (1998) de Chris Eyre, qu'on pourrait qualifier de film phare



Before Tomorrow de Marie-Hélène Cousineau et Madeline Ivalu

dans l'émergence de la parole amérindienne à l'écran, le narrateur naît aussi contre la fatalité. En effet, Thomas, bébé naissant, est lancé comme un ballon de foot à travers la fenêtre d'une maison en flammes et Arnold (Gary Farmer) doit faire des bonds prodigieux pour l'attraper au vol. Victor, fils d'Arnold, ne croit pas aux vertus de son père alcoolique qui finira par fuir sans laisser de traces. Jeune adulte, Victor devra, accompagné de Thomas, aller recueillir l'urne contenant les cendres d'Arnold, ce père qui l'avait abandonné. Au cours de ce voyage initiatique, il aura à accomplir une course effrénée pour sauver la vie d'un conducteur accidenté qui perd son sang sur une route isolée. Ainsi Victor (un nom prédestiné) aura rejoint Arnold parmi les êtres capables d'exploits fondateurs. Et de retour de Phoenix, il pourra lancer les cendres dans la rivière qui borde la réserve Cœur d'Alène. Ici le récit se conclut par un retour aux origines qui n'est pas enfermement dans un cercle clos: la rivière majestueuse est ce qui reste et s'écoule, un fort symbole d'une identité à réconcilier dans le pardon que les

fils doivent à leur père. Et de la capacité de renaître, puisque Phoenix est aussi le nom de l'oiseau que l'on sait.

Les jeunes Atikamekw qui courent nuitamment dans la réserve de Weymontachie rêvent du jour. Décrit avec humour par un jeune cinéaste (Shanouk Newashish) issu des ateliers du Wapikoni mobile, leur trajet dérisoire et fantasque ne semble avoir d'autre sens que le divertissement. Ces *Coueurs de nuit* nous révèlent pourtant la vision essentiellement réductrice qui a prévalu au long de l'histoire du cinéma. Ce dernier a enfermé l'esprit des premiers habitants de ce territoire dans une boîte magique: ainsi domptés, les sortilèges ne sont plus que des danses indiennes prisonnières du Kinéscope ou du Cinématographe, la supériorité des magies de l'homme blanc sur celles des «sauvages» se faisant alors spectacle pour l'édification des foules. La réduction sur pellicule correspond à la momification des corps dans le cadre des réserves: on ne peut qu'y tourner en rond.

Et c'est ici que nous pouvons saisir l'impact qu'aura produit sur les esprits

l'image de Natar Ungalaaq courant nu sur la banquise. En sortant des lambeaux ensanglantés de la tente lacérée par les coups de couteau et de lance de ses ennemis qui voulaient le tuer avec ses frères, Atanarjuat représente un archétype universel: le héros renaissant (la tente, référent utérin; le sang, image placentaire). Mais plus encore, par son emprise sur le territoire sans fin du Grand Nord, il représente une reconquête par l'homme originel de sa propre identité, la capacité de briser le cadre étroit de la représentation de soi par l'autre (qui sera toujours réductrice) pour s'élancer dans un espace vierge où toutes les métamorphoses à venir sont désormais possibles.

Quelque chose venait alors de changer dans le paysage cinématographique. Histoire à suivre. 